



Un parler argotique à Juba

Catherine Miller

► To cite this version:

Catherine Miller. Un parler argotique à Juba. Dominique Caubet et als. Sociolinguistique urbaine, Parlers Jeunes Ici et là-bas,, l'Harmattan, pp.69-90, 2004. halshs-00150432

HAL Id: halshs-00150432

<https://shs.hal.science/halshs-00150432>

Submitted on 30 May 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La version éditée à été Publiée en
2004

in Caubet et al. *Sociolinguistique urbaine, Parlers
Jeunes Ici et là-bas*, 69-90, Paris, Harmattan

UN PARLER 'ARGOTIQUE' A JUBA, SUD SOUDAN¹

¹ Catherine Miller IREMAM, Aix en Provence,
miller@mmsh.univ-aix.fr

Prologue²

Il peut paraître assez paradoxale de se replonger dans des documents qui ont presque vingt ans à l'occasion de journées sur " les parlers jeunes ". En fouillant dans mes archives et en rédigeant cette communication, je me sentais un peu comme un vieux missionnaire, qui exhumerait ses vieux documents, seuls témoins d'un monde disparu... Mais les " vieux témoignages " ont plus d'un mérite, dont l'un est certainement de nous interpeller, en ces temps de vitesse et de précipitation, et de nous rappeler que ce que nous croyons " nouveau " existe déjà sous une forme ou une autre. Si ce témoignage peut un jour servir à une étude comparative plus récente, alors il aura été de quelque utilité !

Introduction : parlers jeunes et argots

Depuis un peu plus d'une décennie, on assiste à une floraison de recherches consacrées aux " parlers jeunes ", c'est à dire à des variétés ou des modes d'expressions et de communication plus ou moins spécifiques, parlés par des groupes de jeunes à l'échelle d'une bande, d'un quartier, d'une ville, voir d'un pays. Les critères linguistiques et extra-linguistiques qui permettraient de distinguer entre " parlers jeunes ", " argots " ou " langues secrètes " ne me semblent pas toujours bien définis et nets.³ Il me semble que l'expression " parlers jeunes "

² S'il y a deux personnes que j'aimerais remercier, ce sont bien sûrs Lado et Nyekesi, adolescents insouciants en cette année 1984, et qui auraient aujourd'hui 35 ans si par chance ils ont survécu à la tourmente de la guerre civile

³ Parmi les critères linguistiques qui ont été avancés pour permettre de distinguer entre différents types de langues secrètes et d'argots, on note une plus grande transformation morphologique et phonologique

renvoie peut être autant à un mode relationnel ou communicationnel, à des stratégies discursives, à un univers symbolique, qu'à une variété linguistique proprement dite. Dans le contexte français, beaucoup d'études sur les "parlers jeunes", ou "le français des cités", me semblent très influencées par le thème de la marginalité et de la revendication identitaire, se construisant en opposition ou en miroir à une norme⁴. Dans le contexte africain, les parlers jeunes urbains et les argots sont décrits comme des parlers transcendant les différences ethniques (Goyvaerts, 1988, 1990 & 1996), mais recréant une certaine distinction (mâle, jeune, urbain). Dans de nombreux cas, ces parlers jeunes africains se construiraient dans une éthique de la rébellion, de la provocation et de la transgression. Plusieurs parlers "jeunes urbains" d'Afrique se sont développés à partir "d'argot de voleurs" et sont devenus dans les années 1980 des variétés très populaires, parlées par l'ensemble des jeunes urbains et reprises par les médias (Kießling & Mous 2001). Il semble qu'au Kenya (voir Ferrari ce volume), comme en Côte d'Ivoire (Kouadio N'Gessan 1990) ou au Congo (Ossette 1990), ces nouveaux parlers

dans les langues secrètes alors que les argots se caractériseraient essentiellement par leur manipulation lexicale (Owens 2000). Parmi les critères extra linguistiques, ce sont essentiellement les fonctions crypto-ludiques versus identitaires qui sont avancées par différents auteurs (Goudallier 2001, Kießling et Mous 2001) pour distinguer entre les argots dits « traditionnels » et les nouvelles formes de parlers urbains jeunes. Mais la plupart des auteurs reconnaissent la difficulté de distinction nette entre ces différents types de parlers (Owens 2000).

⁴ Voir par exemple Billiez (1990), Goudailler (2001), Meliani (2000) et de nombreux autres articles publiés dans Calvet et Moussirou-Mouyama (2000) ainsi que les analyses de Gasquet-Cyrus (2003)

soient en voie de devenir des grandes langues de communication et d'expression urbaines.

La présence de “langues secrètes” et “d'argots professionnels” ayant des fonctions cryptiques, ludiques mais également identitaires pour les membres du groupe restreint les pratiquant, est attestée depuis fort longtemps en Afrique, tant dans les sociétés rurales qu'urbaines. Il y a une longue tradition de l'usage de ce type de langues ayant recours à un lexique particulier, à des glissements sémantiques, à des distorsions phonologiques et morphologiques qui accompagnent l'appartenance tantôt à un classe d'âge, à une société secrète, à un groupe d'étude, etc.⁵ En milieu urbain africain, l'apparition de variétés spécifiques parlées dans des quartiers ou par des groupes de jeunes n'est donc pas un phénomène totalement innovant mais pose cependant des questions à la fois d'ordre linguistique et extra linguistique. Les techniques linguistiques mises en jeu semblent, de fait, relativement similaires, qu'il s'agisse de langues secrètes, d'argots ou de “parlers jeunes” mais la représentation qu'en ont les acteurs et la portée sociale peuvent être fort différentes.

L'exemple que je vais présenter ici, est celui d'un parler que je préfère pour le moment définir comme “argotique”, parlé par un groupe de jeunes adolescents dans un quartier de Juba au Sud Soudan et recueilli en 1984. Il s'agit d'un corpus inédit, concernant une situation sociolinguistique peu connue, et à partir duquel plusieurs questions plus générales peuvent être explorées. Par delà l'aspect “témoignage quasi-historique”, ce corpus me semble présenter un intérêt sociolinguistique, puisqu'il s'agit de l'utilisation d'une langue “argotique” dans un environnement linguistique complexe et en pleine

⁵ Pour une référence récente, (Owens 2001)

mutation. Comme dans d'autres villes africaines, l'exemple de Juba montre que des parlers argotiques et des "parlers jeunes" peuvent se développer sur la base d'une langue véhiculaire.⁶ Cette variété véhiculaire peut être la langue la plus utilisée en contexte urbain mais elle n'est pas encore le vernaculaire de l'ensemble de la population urbaine.

La création de variétés argotiques et l'émergence de parlers jeunes à partir de langues véhiculaires soulèvent plusieurs questions, qui trouveront un écho également dans des terrains européens, en milieu migrant notamment :

- a) S'agit-il d'un trait plus proprement urbain qui marquerait justement l'appropriation de ces variétés véhiculaires et leur progressive vernacularisation, en particulier par les jeunes?⁷
- b) à quel niveau d'apprentissage/d'acquisition de la langue se développe ce genre de parler qui nécessite une certaine capacité linguistique créatrice même s'il apparaît que les phénomènes linguistiques mis en jeu sont finalement assez limités ?
- c) les situations de plurilinguisme généralisées ne sont-elles pas particulièrement favorables au développement de

⁶ Voir les nombreuses contributions sur ce thème dans l'ouvrage *Des Langues et des Villes*, 1990, Didier Erudition, Paris (Collection Langue et Développement dirigée par R. Chaudençon)

⁷ Je partage ici l'hypothèse de L.J. Calvet (1999:141) : "mon hypothèse est en effet que nous pouvons voir dans ces adaptations cryptiques, ludiques ou tout simplement contextuelles de la langue importée le produit d'une appropriation, du passage d'une fonction véhiculaire à une fonction identitaire qui s'accompagne de modifications formelles propres à chaque contexte, à chaque situation". Le terme identitaire me semble pouvoir être remplacé par le terme vernaculaire, tel qu'il a été défini par G. Manessy (1995), puisque la vernacularisation d'un véhiculaire implique justement que le parler devient le mode d'expression d'une communauté.

ce type de parlers qui ont recours à des stratégies linguistiques relativement fréquentes en milieu plurilingue (emprunt, transfert, mélange linguistique, etc.) ?

Dans un souci de mise en contexte du corpus, je présenterai la situation sociolinguistique de la ville de Juba en 1984, les conditions de collecte de données et décrirai brièvement les principales caractéristiques du Juba-Arabic, la langue “ source ” de cette variété, avant de présenter les principales caractéristiques linguistiques de cet argot et de le comparer avec d’autres variétés africaines.

Le Contexte sociolinguistique

Pluralisme linguistique et diffusion du Juba-Arabic

En 1984, Juba, capitale et plus grande ville du Sud Soudan, avait connu une expansion démographique très importante pendant une décennie. La ville, qui avait été quasiment abandonnée par la population civile au milieu des années 1960 (Juba comptait 18 000 habitants en 1956 mais entre 1965 et 1972, 75% de la population avait fui la ville), avait été repeuplée en 1972 après les accords de paix d’Addis Abeba. En 1984 la population était estimée à 125 000 habitants dont 25% de réfugiés ougandais. A partir de 1986, la nouvelle guerre civile s’étendant à l’ensemble du Sud Soudan allait en faire une ville assiégée hébergeant près de 250 000 personnes.⁸

Les habitants, venus de partout, des zones rurales plus ou moins proches et des pays environnants, avaient connu des itinéraires de vie très différents et possédaient des bagages linguistiques extrêmement variés (Miller, 1984; Miller, 1987). La situation sociolinguistique de Juba se caractérisait par un plurilinguisme très important avec la

⁸ Estimation du PNUD en 1991.

présence de nombreuses langues vernaculaires africaines (environ cinquante langues vernaculaires répertoriées), de différentes variétés d'arabe (standard, dialectal soudanais, Juba-Arab, variétés intermédiaires, etc.) et du swahili et du lingala, les deux grandes langues véhiculaires des pays avoisinants, parlées en particulier par les ex-réfugiés soudanais revenus d'Ouganda, du Kenya et du Zaïre et par les réfugiés ougandais (pour le swahili).

Parmi toutes ces langues, le Juba Arabic⁹ sous ses diverses variétés était à la fois la principale langue véhiculaire pour une grande partie de la population et une langue vernaculaire pour les anciens citadins "détribalisés" de Juba (connus sous le nom de *maleki*) et les jeunes générations, nées de couples ethniquement mixtes (les moins de 15 ans représentant 37% de la population). Dans tous les cas, qu'il ait été acquis comme langue maternelle ou langue seconde (avec tous les problèmes que posent ces termes en milieu plurilingue africain), le Juba Arabic était la langue la plus employée, surtout chez les jeunes, et était en train de devenir un symbole de l'identité de la ville de Juba, en particulier, et du Sud Soudan de façon plus générale. Le Juba Arabic commençait à être utilisé à la radio, dans les chansons, le théâtre, etc., pour des raisons à la fois identitaires et communicationnelles, étant la seule langue à peu près comprise et parlée par tous. Ce phénomène s'est depuis développé, puisque l'usage public et "artistique" du Juba Arabic s'est également développé dans les villes du nord Soudan, suite à l'éclatement de la deuxième guerre civile et à l'exode des sud soudanais vers les villes du Nord à partir de 1984-1985 (Miller 2002).

⁹ Le Juba-Arab peut être défini, de par son histoire, son développement, ses structures linguistiques, comme un pidgin arabe en expansion (*expanded pidgin*) selon la définition qui en a été donnée par Mülhaüsler (1986).

Le statut du Juba Arabic était (est) donc relativement ambigu. Il était (est) la première langue de communication et d'expression pour une grande partie de la population urbaine sudiste, mais il était parfois perçu comme une langue " envahissante " et menaçante qui mettait en péril les langues africaines vernaculaires. Cependant face à la politique d'arabisation menée par le gouvernement soudanais, qui tentait d'imposer l'étude de l'arabe littéraire et face aux dialectes arabes nord soudanais, le Juba Arabic était également perçu comme le mode d'expression d'une spécificité et identité locale. Il ne s'agissait donc pas d'une langue totalement dominée, sous valorisée, mais plutôt d'une langue minorisée sur le plan institutionnel (ceci étant également le cas des dialectes arabes en général et des langues locales), et symboliquement fortement investie. Non codifié, le Juba-Arabic (appelé localement *arabi ta Juba* 'l'arabe de Juba') regroupait en fait des variétés allant des variétés les plus pidginisées à des variétés plus proches des dialectes nord soudanais (Miller, 1987, Miller 2001). Le parler " argotique " que je vais décrire ici est grammaticalement proche du Juba Arabic " vernacularisé ".

Pluralisme linguistique et parlars jeunes

La situation linguistique de Juba faisait que certaines caractéristiques linguistiques, souvent attribuées aux " parlars jeunes ", n'avaient ici rien de spécifiques. Ainsi, parmi les traits linguistiques fréquemment relevés dans les parlars jeunes urbains, on note le recours au *code-switching*, au mélange linguistique et à l'emprunt. Or, à Juba, comme dans de nombreuses villes plurilingues, le code-switching et le mélange linguistique sont très fréquents et ne représentent en rien une caractéristique des " jeunes " de 13-25 ans. Ce qui pouvait en 1984 à Juba apparaître comme plus caractéristique des " jeunes " (mais

pas tous), c'était une certaine "aisance" en Juba Arabic, qui traduisait en fait une vernacularisation et une appropriation du Juba Arabic, moins répandue chez les aînés (mais sans limite d'âge précise). On constatait une différence assez importante selon les générations, les "anciens" (50 ans et plus) parlant un Juba Arabic assez "archaïque". Mais le principal clivage reposait sur cette distinction langue véhiculaire/langue vernaculaire plus que sur un clivage de génération. Par ailleurs les adolescents étaient souvent moins plurilingues que la génération des 25-40 ans qui parlait souvent plusieurs vernaculaires, un autre véhiculaire (swahili, lingala) et pour les plus éduqués maîtrisaient beaucoup mieux l'anglais.

Enfin, par comparaison avec les situations européennes et nord américaines et les nombreuses références, influencées par l'école de Chicago, à "la culture intersticielle des jeunes des cités et des ghettos"¹⁰, il faut souligner qu'à Juba, le contexte socio-politique général ne correspondait pas à ce schéma "culture dominante/culture dominée" et que les jeunes que j'ai interviewés n'étaient en rien plus à la marge que la grande majorité des habitants de la ville ! Ils ne subissaient pas une "fracture sociale ou linguistique",¹¹ puisque c'est toute la société sud soudanaise dans son ensemble qui avait subi, et

¹⁰ La traduction par Grafmeyer et Joseph (1978) des principaux textes de sociologie urbaine de l'école de Chicago, et la réédition de 1990, a permis la diffusion de ces travaux en sociologie française. En sociolinguistique, il me semble que l'ouvrage de Calvet (1994) a contribué à populariser ce concept de culture intersticielle en particulier dans les approches qui s'intéressent à l'insertion (Castelloti & De Robillard 2001)

¹¹ Goudailler 2001 :9. L'introduction de cet ouvrage peut apparaître relativement caricaturale et peu représentative des recherches menées en France dans ce domaine. Mais la diffusion de ces termes dans un public plus large contribue largement à populariser ces notions de fractures sociales et linguistiques.

subissait encore, le traumatisme de la guerre civile. Ces jeunes, au contraire, se percevaient comme “ très urbains ” et partageaient en effet le mode de vie le plus répandu dans la capitale et commun aux grandes villes africaines.

Bien qu’adolescents, ces garçons n’habitaient pas avec leur famille mais habitaient entre eux, ils louaient une hutte. Tout ce groupe de jeunes vivait de combines et de débrouilles diverses (vente de produits de contrebandes, etc.). Ils avaient des parents plus ou moins proches à Juba (grands frères, oncles, tantes, parents) et n’étaient donc pas des jeunes abandonnés, mais en même temps ils vivaient déjà comme des “ adultes ”. Ils buvaient et fumaient beaucoup et écoutaient de la musique urbaine africaine (zaïroise, kenyane, etc., et du reggae bien sûr à l’époque).

Pour tous ces jeunes et moins jeunes, on pouvait noter une grande influence de la culture urbaine ougandaise, kenyane et zaïroise puisque les populations soudanaises s’y étaient réfugiées pendant la première guerre civile et continuaient dans les années 1980 à faire du commerce et de la contrebande avec ces pays. Architecture (huttes), musique, bars à bière locale, produits de consommation courante, alimentation, relations sociales, tout l’environnement “ écologique ” faisait de Juba une ville culturellement et ethniquement “ africaine ”, malgré la présence d’une communauté marchande nord soudanaise importante.

Des terrains différents ou des perceptions différentes ?

Si j’insiste au passage sur cette distinction monde africain/ monde arabe, qui est loin d’être toujours pertinente, ce n’est pas par empathie avec le discours militant et identitaire sud soudanais, mais parce qu’il me semble que, dans l’aire arabo-africaine, les premières descriptions de variétés urbaines considérées comme plus spécifiquement

“jeunes” (*noushi, sheng, indoubil*, etc.) ont concerné principalement des grandes villes africaines (Abidjan, Kinshasa, Nairobi) et beaucoup plus rarement des villes “arabes”, à l’exception plus récemment du Maghreb. On peut alors se demander si l’environnement sociale et linguistique des grandes villes africaines n’est pas particulièrement propice à l’émergence de variétés caractérisées par un fort degré d’emprunt et de métissage au niveau lexical. On peut aussi postuler que les argots de jeunes, les parlers de quartiers existent très certainement dans les villes arabes, mais n’ont sans doute pas été jugés suffisamment dignes d’intérêt pour devenir l’objet de “publications scientifiques”. Plus qu’une différence d’environnement social qui déterminerait des usages linguistiques, on aurait affaire ici à des différences de représentation métalinguistique.

La question reste posée, y compris pour le terrain européen : y a-t-il des contextes urbains, des situations sociales, qui font que “les parlers des jeunes” deviennent des phénomènes de société et non plus des variétés plus secrètes et marginales. Il semble qu’en France, ce qu’on appelle aujourd’hui “parlers jeunes”, caractérise surtout un usage social, celui des jeunes des banlieues, eux même grandis dans un environnement plurilingue alors que les “argots” touchaient peut être des catégories sociales plus spécifiques, plus localisés dans un environnement sans doute moins plurilingue. Mais tout ceci reste à explorer de façon plus systématique.

La collecte des données et le corpus.

Le corpus sur lequel se base cette description se résume à une heure d’enregistrement entre deux jeunes de 16 ans, Lado et Nyekesi, qui discutent entre eux, autour d’une bouteille d’*aragi*, l’alcool local. Tous deux étaient nés en

zone rurale (à Lojulo pour Lado, dans la région de Méridi pour Nyekesi). Lado était arrivé à Juba jeune (5-6 ans) et avait été scolarisé jusqu'au Junior (collège) puis avait abandonné l'école (il possédait un bon niveau d'anglais). Nyekesi de milieu plus rural était arrivé à Juba à l'âge de 9 ans, avait été peu scolarisé (il parlait beaucoup moins bien l'anglais) et avait travaillé très jeune comme mécanicien. Cet enregistrement est le résultat d'une certaine " mise en scène ", puisque c'est à ma demande que ces deux jeunes, que je connaissais par ailleurs, avaient accepté d'être enregistrés. Il ne s'agit donc pas d'une situation de communication " naturelle " et spontanée et ces deux jeunes faisaient un effort pour parler consciemment dans cette variété. Le dialogue tourne essentiellement sur des questions de sexualité, de bagarre, de trafic et est assez répétitif (le terme *ufufu* " baiser " revient 34 fois dans le corpus). Il est sur ce point très différent d'un autre corpus enregistré en Juba Arabic avec ces deux mêmes locuteurs qui discutent avec entrain de nombreux sujets de la vie courante. Ici, on sent que cet " argot " tient plus du jeu d'acteur que de l'expression naturelle.

En temps normal, Lado et Nyekesi parlaient un Juba Arabic que je définirai comme " vernacularisé ", c'est à dire caractérisé, entre autres, par des procédés de grammaticalisation plus développés que dans la variété véhiculaire (Miller, 1987b & 2002). Ils y inséraient éventuellement certains termes ou expressions de cet argot. Le corpus a été réécouté et analysé avec Lado qui savait suffisamment l'anglais et le Juba Arabic pour m'aider à l'analyser et à le traduire. Il connaissait le sens des mots mais pas leur étymologie, car comme beaucoup de jeunes de 16 ans, il avait une connaissance plus réduite des autres langues vernaculaires (en dehors de sa langue maternelle le bari) et du swahili/bangala, que la génération

des 30 ans. De nombreux termes n'ont pas pu ainsi être facilement identifiés et catégorisés (voir Lexique).

La variété présentée ici est donc caractérisée par un usage restreint et une certaine artificialité dans l'expression. Il me semble que sa principale fonction était crypto-ludique plus que fondamentalement identitaire, bien que cette variété permettait aussi d'établir une barrière linguistique (dans le sens que Barth (1969) donne au terme "*boundary*") renforçant la cohésion du groupe. Ainsi l'utilisation du suffixe *-e don* qui donnait une coloration "reggae" à ce parler participait certainement de la symbolique identitaire. Mais comme je n'ai pas eu la possibilité d'analyser la réelle fonctionnalité de ce parler, ni de discuter en profondeur avec les adolescents de leur représentation, je préfère rester prudente sur cet aspect. Les jeunes du quartier la décrivait comme une variété spécifique à leur quartier (Hay al Sawra). D'autres variétés étaient dites exister dans d'autres quartiers de Juba mais je n'ai pas pu le vérifier. Les jeunes de Sawra disaient ne pas avoir inventé eux-même cette variété mais l'avoir apprise de leurs "aînés".¹² Il semble que c'était une variété parlée avant tout par les garçons et beaucoup moins par les filles, mais là encore je n'ai pas assez de données pour en affirmer le caractère purement masculin. Enfin, n'ayant pas procédé à des études longitudinales, et n'étant pas retournée à Juba depuis 1984, je n'ai aucune information sur les modalités de transmission de ce parler, que ce soit en amont ou en aval. Je ne sais pas si cette variété s'est

¹² Je n'ai malheureusement à l'époque, pas cherché à en savoir plus sur les modalités de transmission de ce parler. Quand est-il apparu ? Où a-t-il été créé ? (en 1972 ? à Juba ? auparavant dans les camps de réfugiés ?). Dans les années 1940-1950, existait-il déjà des variétés argotiques de ce type ? Autant de questions qui resteront pour le moment sans réponse.

maintenue, a évolué ou a disparu. Je ne sais même pas si les adolescents d'hier ont survécu puisqu'ils avaient malheureusement l'âge de tous les embrigadements quand a éclaté la deuxième guerre civile. Etant donné que dans de nombreuses villes africaines, des variétés considérées au départ comme argotiques et cryptiques sont devenues des variétés urbaines parlées par l'ensemble des jeunes ou des moins jeunes, il serait ici intéressant de savoir ce qui s'est passé dans la ville de Juba.

Les données linguistiques¹³

Sur le plan linguistique, on constate que les procédés et techniques linguistiques mis en œuvre dans ce “ parler argotique ” sont similaires à ceux que l'on retrouve dans de très nombreux argots ou parlers jeunes en Afrique subsaharienne (Kießling and Mous, 2001),¹⁴ Il semble donc que, quelles que soient les langues dont elles sont issues, ces variétés se caractérisent par des procédés linguistiques quasi-identiques.

Par comparaison avec le Juba-Arabique quotidien parlé par ces jeunes, ce “ parler secret ” se distingue surtout par un lexique particulier et l'ajout régulier d'un suffixe *-e* *don* qui donne une sonorité anglo-saxonne, voir jamaïcaine. La morpho-syntaxe est très proche du Juba-Arabique vernaculaire. Ce qui rend ce parler à peu près incompréhensible à un auditeur extérieur, c'est la juxtaposition des différents procédés.

¹³ Les abréviations suivantes sont employées JA = Juba Arabic, PA Parler Argotique, ASP = Aspect, DET = Déterminant, EX = Existence, Neg = Négation

¹⁴ Kießling & Mous (2001) ont comparé les données disponibles du *Nouchi* d'Abidjan, du *Camfranglais* de Yaounde, de l' *Indoubil* de Kinshasa, de l' *Isicamto* de Johannesburg, du *Sheng* de Nairobi.

A - La transformation du lexique

On peut distinguer plusieurs procédés lexicaux :

- 1) la transformation formelle de mots existants par recours essentiellement à la troncation, la suffixation et la reduplication
- 2) les métaphores et les métonymies
- 3) l'emprunt à des termes d'origine étrangère en conservant ou non le sens initial
- 4) les néologismes

Statistiquement ce sont la suffixation (et donc la formation d'hybride morphologique) et l'emprunt qui sont les deux procédés les plus récurrents. On note l'absence de procédés d'inversion de type "verlan", en tout cas pour les mots d'origine "arabe". Mais étant donné que je n'ai pas l'étymologie de la plupart des mots empruntés, il est fort possible que certains termes aient subi une inversion qu'il reste à décrire.

A. 1) transformation formelle du lexique

A.1.a) troncation et contraction

J.A	P.A	
<i>yani</i>	<i>yan</i>	"c'est à dire"
<i>i<irin</i>	<i>i<i</i>	"vingt"
<i>tani</i>	<i>tan</i>	"encore"
<i>ma fi</i>	<i>maf</i>	"il n'y a pas"
<i>keli</i>	<i>kal</i>	"laisser, inj."
<i>keli uwo</i>	<i>kelo</i>	"laisse-le!"
<i>bāntalon</i>	<i>bānto</i>	"pantalon"
<i>ana bi-ruwa</i>	<i>ana bro</i>	"je vais"

Ce phénomène de troncation concerne aussi certains lexèmes empruntés comme *ba%aK* "bien, chouette" réalisé *baK*

A.1.b suffixation

- -e <on

Le suffixe -e <on donne une sonorité anglophone et même jamaïcaine, certainement influencée par le Reggae. Il peut être suffixé à tout type de mots : nom, adjectif, adverbe, verbe.

bedire <on “tôt”

targe <on “chemin”

malekiye <on “Malekiya”¹⁵

kan ga agara <on “il était venu étudier”

Ye <ua el me <ie <on “Jesus, le messih”

- (1) *uwo berğile <on kalaŋde <on/ li hade <on nas bale <on der fata balake <on/ yau kede bal kan fie <on*

lui/ détruire+e<on/ fille+e<on / pour cela+e<on/ gens/ père+e<on/ vouloir/ ouvrir/ plainte+e<on/ TOP/ ainsi/ père/ AUX/ dans+e<on

“il a détruit la fille au point que son père voudrait porter plainte, c’est pourquoi le père était là”

- (2) *uwo fi <inine <on dufe <on ta Ye <ua el me <ie <on*

lui- dans- âge+e<on- promotion- de-Jésus- le Mesih+e<on

“il est très vieux et fort” (il en a vu dans sa vie)

- -is (du pronom possessif anglais /his/ ?)

La suffixation de -is est plus rare et ne concerne que quelque mot comme:

beti maison,”

yumis, yimis “mère, ”

¹⁵ Nom d’un quartier de Juba.

fi andeyis dakis dans cette andaya (bar à bière locale)

- (3) *la gibēl yimis kaman fōit*
non- avant-mère+is-aussi-battre
“non ma mère m’a déjà querellé”

A.1.c Réduplication des termes

La réduplication est fréquente en JA et aussi en Bari, la langue vernaculaire locale la plus employée à Juba. Elle traduit plusieurs notions sémantiques comme l’intensif, la pluralité etc. (Miller, 2003). Dans cette variété argotique, la réduplication n’amène aucune modification sémantique.

<i>futfut</i>	“ aller ”	(<i>futu</i> en JA)
<i>ufufu</i>	“ baiser ”	(de <i>fuck</i> anglais ?)
<i>butabuT</i>	“ canard ”	(JA <i>bata</i>)

- (4) *asa fi kataluK ta butabuT fi enāk fi betis enak*
maintenant – EX.- œuf- de –canard- EX- là bas – dans-
maison+is- là bas
“il y a des œufs de cane dans le poulailler là bas ”

A.2 Métaphore et Métonymie

La métaphore et la métonymie sont également très fréquentes en JA vernacularisé et sont en constant renouvellement. Ces procédés sont développés dans la variété argotique, dont voici quelques exemples :

- *fikadin* construit sur *fikku din bitaki* m. à m. “ ouvre, libère ta dette ” -> “ donner, chercher, prendre ” mais aussi “ cigarette ” (contraction et métaphore)

•

- (5a) *ana soso fikādin*
“je cherche une cigarette”

- (5b) *keli fikadin ʕiŋ li ume <on take <on*
laisse-donner-argent-à-mère+<on-de toi+<on
“qu’il donne l’argent à ta mère”

- *arif* de J.A *arifu* “ savoir ” prend le sens de “ ami, pôte ”

En P.A, *arif* est employé dans les deux sens

- (6) *eta kaman bi-fago lō arif alela ana ma kalaṇḍōt*
 toi –aussi- b+ battre- si-savoir-nuit - moi – avec –fille
 “toi aussi tu te battrais si tu apprenais qu’aujourd’hui je suis avec cette fille facile”
- (7) *fī hom bitākum ? a Lado Lado lotululuK arif mā fī kalās*
 dans-maison-de vous? a –Lado-Lado- grand-ami- Neg-fini
 “dans votre maison? ah mon grand Lado, il n’y a plus d’ami!”

De nombreuses autres métaphores ont été relevées dans le corpus (cf. voir exemple 2) mais il y a certainement, dans ce domaine, un vas et viens entre le JA quotidien et le PA.

A. 3. Néologisme et emprunts

Le lexique du JA vernacularisé est constitué à environ 90% d’étymon arabe et à 10% d’étymon africain ou anglais. Comme dans toutes les langues de contact, il est toujours difficile de distinguer nettement entre emprunts individuels et emprunt intégrés dans la langue. Dans la variété argotique, ne sont considérés comme emprunts que des termes qui ont d’autre équivalents en JA. Le pourcentage d’emprunts apparaît plus élevé qu’en JA (environ 25%). Les emprunts sont faits principalement à l’anglais, aux langues africaines locales, au swahili et au lingala/bangala. Ces emprunts sont soit utilisés en gardant leur sens d’origine, soit avec un sens dérivé.

- termes d’origine anglaise
même sens :
amolu riv (reverse) “ revenir, faire demi-tour ”,
hom (home) “ maison ”

pliz (please) “ s’il te plaît ”
poed (pound) “livre soudanaise, monnaie”
foiT (fight) “ bagarre, combat ”
kōk (coq) “ coq ”
wayT (white) “ blanc ”
nas abu wayts “ les blancs ”
wate (water)

On trouve également de nombreux numéraux comme « *one, two, fifty*, » etc. mais pas de façon systématique

sens dérivé, métaphorique :

ājen (engine, “ machine, engin ”) -> “ vagin ”
dip (deap, “ profond ”) -> “ trop ”
eta biga ge faga dip “ tu commence à trop parler ”
reni (rein “ rênes ” ?) -> “ pouvoir ”
renito dak kebire <on fute <on ite <on “ son
 pouvoir est plus grand que le tien ”
kartera (carter “ pièce de moteur ” ?) -> nourriture,
 manger

(8) *uwo zātu ma ge fikadin ʒaen ta kartera u ʒaen ta t<we*
 “ il n’a pas donné l’argent de la nourriture et l’argent de la
 maison ”

- termes d’origine française (via le lingala)
dekore (décor) “ maquillée ”
patrō (patron) “ homme important, riche ”
kole ↗ (collège) “ jeune fille ”
- termes d’arabe dialectal ou d’arabe littéraire peu
 employés en JA
lahiz (AR *laahiz* “ apercevoir ”) “ réaliser, se
 rendre compte ” (JA *arefu*)
ka’anu (AR *ka’annu* “ comme ci)

- termes probablement d'origine africaine ?¹⁶

<i>ba%aK</i>	“ jolie fille ”
<i>ba%agu</i>	“ dormir avec, coucher ”
<i>bende</i>	“ dormir, mourir ”
<i>bolulo</i>	“ trou ”
<i>kateluK</i>	“ œuf ”
<i>kalaŋdoT</i>	“ fille facile, prostituée ”
<i>kidógo</i>	“ petit, bébé, jeune fille ”
<i>lógo</i>	“ prostituée ”
<i>lotulú^klu^k</i>	“ grand ”
<i>ma<anja</i>	“ étranger ”
<i>masaŋwa</i>	“ mec, père ”
<i>me%oŋwo</i>	“ pénis ”
<i>mo%ameŋi</i>	“ les gens ”
<i>pombe</i>	“ boire, merisa, aragi ”
<i>soso</i>	“ fiançailles, se fiancer ”
<i>t<anja</i>	“ boire, être soûl, aragi ”
<i>t<uri</i>	“ thé ”
<i>t<we</i>	“ maison ”
<i>wo<bin</i>	“ grand ”

- étymologie incertaine

<i>aŋul-aŋola</i>	“ petite amie, girl friend ”
<i>bal</i>	“ père ” ¹⁷
<i>don</i>	“ demeurer ”
<i>heŋ</i>	“ bien, chouette ”

¹⁶ Comme les locuteurs ne savaient pas l'origine de ces mots, leur étymologie reste incertaine.

¹⁷ Peut être une méthathèse à partir de l'arabe *ab/abu* « père » ?

<i>kartu</i>	“ voler, prendre ”
<i>kwe</i>	“ maison, prison, être assis ”
<i>ʒaiŋ</i>	“ money ”

A.4 Remarques sur le lexique

On constate la polysémie de certains termes et la présence de nombreux synonymes pour quelques champs sémantiques qui correspondent aux thèmes les plus fréquemment développés dans la discussion (fille, sexualité, bagarre)

- polysémie des termes
baʒaK = fille, sympa, dormir, se battre
- (9a) *ay nina bibaʒak kal uwo futfut bare ɔn*
 “ah nous le frapperons, qu’il sorte dehors”
- (9b) *ma baʒak de eta kalás / el asert gofufu uwa*
 “ mais dors avec elle c’est tout ! tu peux le faire, baisés la ! ”
- synonymes
 maison : *kwe*, *tɔwe*, *hom*, *beT*
 fille : *baʒaK* (jolie fille) , *kalaŋdoT* (fille facile),
kole / *ʃ* (fille sympae), *aŋola/aŋul* (petite amie),
kidogo (petite fille, jeune fille)
 se battre : *barasu*, *karasu*, *kafaru*, *baʒaK*, *foiT*,
waeT
 bien : *baK*, *heŋ*, *kweS*
 rester, demeurer : *don*, *kwe*, *gene*

B. Grammaire

On retrouve dans la morpho-syntaxe de ce parler les principales caractéristiques du JA :

B1. Invariabilité formelle

Le même mot est employé comme nom ou comme verbe ou comme adjectif sans modification formelle (cf. *faga* “raconter, récit/battre, bagarre”).¹⁸ La forme verbale reste invariable et les marques de personnes, temps, aspects sont portées par des pronoms personnels indépendants et des particules verbales. Les particules aspecto-temporelles sont les mêmes qu’en JA (*b-*, *gi*, *ja*, *baga*, *kan*).

- (10) *wa eléla ta lázem ta fāga lo kamán / wa ana kamán bi-saed*
éta fi fāga to ene
et-nuit-toi-devoir-toi-raconter - à lui-aussi/ et –moi- aussi-
ASP +aider-toi-dans- racontage -de lui-ici
“ et aujourd’hui il faut que tu lui racontes/ et moi je t’aiderai
dans ce racontage”

Les marques de personnes sont portées par des pronoms personnels autonomes, sans distinction de genre, et seul le contexte permet de savoir si le locuteur parle d’une fille ou d’un garçon

- (11) *uwo go-ufufu kalaṇda de u kalaṇda de gal uwo ma*
ḡeribe <on aḡe <on
lui- ASP+baiser- fille- Det – et – fille – Det - dire-lui- Neg-
gouter+e<on- chose +e<on
“il a baisé cette fille et cette fille disait qu’elle n’avait pas
goûté la chose”

¹⁸ Il faut noter cependant qu’à Juba il y avait une tendance à distinguer les noms et les verbes au moyen d’un suffixe *-u* (pour les verbes) ou de l’accentuation (Miller, 1991, Miller, 1993), alors que dans ce parler je n’ai relevé qu’un cas équivalent: la variation *ba%ak/ba%agu* pour le verbe “ frapper ”).

B.2 Grammaticalisation de certaines formes verbales

Comme en J.A., des formes verbales sont employées comme particule complétives.

- *keli* “laisser”, particule complétive après le verbe *aozu/aju* “vouloir” et la particule *asan* “pour” :

(12) *kan uwo ja kwe ana bi-faga lo asan kelo futfut ma amol rivis tāni*
si-lui-venir-maison- moi- ASP+dire -lui- pour -laisser-
aller+aller-Neg-faire-retour-autre
“si elle vient à la maison, je lui dirai de partir et de ne plus revenir”

(13) *wad frātsis kaman aju kelo futfut min enāk*
garçon- Francis- aussi- vouloir- laisser lui- aller+aller- de-là
bas
“Le gars Francis aussi voulait qu’il parte de là”

- *gale* “dire” pour introduire des complétives après des verbes de déclarations

(14) *de yom dāk ana fāga le eta gal ana aoju kalaṇdot de*
Det- jour-Det-moi- dire-à toi- dire-moi-vouloir- fille- Det
“ce jour là je t’ai dit que je voulais cette fille”

C. Comparaison avec les argots et parlers jeunes africains

Si l’on compare ces données avec celles actuellement disponibles pour des variétés “jeunes” urbaines africaines (voir le tableau récapitulatif dans Kießling & Mous 2001), on constate que ce parler “argotique” de Juba partage les principales stratégies d’innovation lexicales de ces parlers : emprunts, métaphores, hybridation morphologique, troncation. Comme ces parlers, il n’utilise pas la litote, la paraphrase, la métathèse des syllabes (de type verlan) ou la substitution des syllabes qui se retrouvent par contre

dans de nombreuses autres variétés argotiques et cryptiques de par le monde. Ces stratégies d'innovation ne semblent pas concerner le niveau morpho-syntaxique et dans le cas de Juba, on ne décèle aucun exemple de *code-switching* qui impliquerait un changement de langue matrice. Alors que la morpho-syntaxe du JA est radicalement différente de celle des dialectes arabes de l'aire soudanaise auxquels il a emprunté son lexique, la variété argotique ne témoigne d'aucune innovation dans ce domaine.

Exemples de Corpus

Les exemples suivant illustrent la façon dont le lexique est inséré dans la syntaxe du JA. Les termes soulignés sont les mots inconnus ou non utilisés sous cette forme en JA (emprunts, métaphore, reduplication, suffixation). On notera que le suffixe *-e <on* revient régulièrement à chaque segment et rythme la phrase

- (15) *ā bi-ba%agwo zātu ma haga/ ana biroh fikadin kule <on tane <on/ ana birowa le kole <on tane <on/ bes futfut li masanwa sukere <on/ keli fikadin %in li ume <on take <on/ keli fikadin %ene <on bta ge <e <on*
 a-ASP-frapper-aussi-NEG-chose/ moi-Asp+aller-chercher - fille+e <on-autre+ e <on/ moi-Asp+aller-vers- fille+e <on-autre+ e <on/ Bon-allerx2-vers-mec-petit+ e <on/ laisser-donner-argent-à-mère+ e <on -de toi+ e <on/ laisser-donner-argent+ e <on - de-herbe+ e <on
- “ah le tabasser ce n'est rien/ moi je vais chercher une autre nana/ moi je vais (chercher) une autre nana/ Bon on va voir le petit mec/ pour qu'il nous donne le fric de ta mère/ qu'il nous donne le fric de l'herbe (l'herbe du toit)”

- (15) *ana futfut ro bande fi mahal táni / rāh bīkūna robotuna
ka'anū nas a%a%a tūe<on/ nina futfut/ ra bīkuna enak
barasu barasuna ra barasu-na/ fi lele<on de dakaluna t<we
/ saba sabe<on talaw nina bare<on / nina ge don keda ma fi
zol el biḡebu lena t<uri / ana kelem gal nas masanwa del
mālū ma der soso t<uri/ u mus maagūl sabe<on indi tovo wa
intakum ma der ḡibu t<uri*
moi- partirX2-aller-dormir-dans-endroit-autre/ aller-attraper
nous- attacher nous – comme –gens- Anyanya – deux +
e<on/ nous- partirx2- aller- attraper nous- frapper-frapper
nous- aller frapper nous/ dans-nuit+ e<on- DET-entrer-nous-
prison/ matin-matin+ e<on - sortir-nous-dehors+ e<on/ nous-
ASP- rester-ainsi- Neg-personne- REL- ASP apporter- à
nous- thé/ moi-parler-dire- gens-mec-eux-quoi- NEG-
vouloir-apporter- thé/ et- NEG-possible- matin+ -avoir- table-
et vous-NEG- vouloir- apporter – thé
“J’étais allé dormir dans un autre endroit/ Ils nous ont
attrapés et ligotés comme si on étaient des Anyanya ¹⁹/ On
était parti/ ils nous ont attrapés et ils nous ont cognés/ Dans la
nuit ils nous ont mis en prison/ De bon matin ils nous ont
sorti dehors/ On restait comme cela et personne ne nous
apportait du thé/ J’ai demandé les gars pourquoi personne ne
veut nous apporter du thé/ Et c’est pas vrai, le matin j’ai une
table (?) et vous ne vous voulez pas m’apporter de thé”

Conclusion

Parlé par des adolescents de seize ans, cet argot de quartier partage donc beaucoup des caractéristiques formelles et fonctionnelles attribuées aux “parlers jeunes” urbains en Afrique et en Occident. Formellement on y retrouve les

¹⁹ Nom donné à la rébellion sudiste mené par l’armée de libération du peuple soudanais (ALPS) en référence à la première guerre civile et au premier mouvement Anyanya.

procédés les plus répandus, en particulier le recours à la troncation, à l'hybridation morphologique par l'ajout de suffixes et à l'emprunt. Les thèmes discursifs sont également très "banaux" - filles, sexes, trafiques et bagarres - et partagent ce style "macho" et provocateur, peu enclin au romantisme et à la douceur! Fonctionnellement, cette variété semble répondre à des besoins crypto-ludiques et à un marquage identitaire : l'ancrage dans un groupe de jeune, dans un quartier.

Par comparaison avec le terrain occidental, une différence importante doit cependant être mise en avant : le rapport à la norme et l'influence du standard linguistique. Dans un contexte plurilingue comme celui de Juba en 1984, il n'y a pas de "norme linguistique" bien identifiée, il n'y a pas un standard dominant. Selon les contextes, l'anglais, ou l'arabe dialectal ou le Juba Arabic plus ou moins "mésoléctal" ou le Juba-Arabic "vernacularisé" seront les langues appropriées. L'influence de la scolarisation est faible. Il semble donc difficile d'y plaquer des concepts comme celui de la transgression linguistique.

Ce qui me paraît intéressant dans ce corpus, en particulier, mais qui doit s'appliquer également à de nombreuses villes africaines, c'est la rapidité du phénomène d'innovation linguistique. Prenant en considération le fait que l'urbanisation de Juba ne datait que de douze ans à peine en 1984 et restait très relative, on ne peut qu'être frappé par l'apparition si rapide d'argots de quartiers parlés par des groupes de jeunes, alors que la langue base de cet argot, le Juba Arabic était loin d'être encore le vernaculaire de l'ensemble de la population urbaine. Mais l'absence de données sur les conditions exactes d'apparition de cet argot (voir note 12) ne nous permettent pas de savoir si cette variété s'est développée sur une variété préexistante, à Juba ou dans des camps pendant l'exil, ou si elle était d'apparition récente et témoignait

donc bien d'un processus de vernacularisation en cours, d'un ancrage urbain

Capté dans les années 1980, cet argot de quartier peut être comparé aussi bien avec des formes d'argots plus traditionnelles qu'avec des descriptions plus récentes de parlers jeunes. Comme pour ces derniers on y retrouve l'influence importante de la musique (le reggae dans les années 80, le rapp et le Hip-hop actuellement). Il ne serait donc pas étonnant qu'à Juba, comme dans d'autres grandes villes africaines, une certaine forme de parlers urbains jeunes se soit diffusée, à partir de ces variétés de quartiers ou s'inspirant des mêmes stratégies d'innovation linguistique.

Bibliographie

- BARTH, F. 1969, *Ethnic Groups and Boundaries*. Little Brown and Cie, Boston.
- BILLIEZ, J., 1990, « Le parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain ». In *Des langues et des villes*, 117-126.
- CALVET, L. J., 1994, *Les voix de la ville*. Payot, Paris
- CALVET, L. J., 1999, *Pour une écologie des langues du monde*. Plon, Paris.
- CALVET, L. J., et MOUSSIROU-MOUYAMA, A. (eds), 2000, *Le Plurilinguisme Urbain*. Didier-Erudition, Paris.
- CASTELLOTTI, V., et DE ROBILLARD, D., 2001, "Langues et Insertion sociale: matériaux pour une réflexion sociolinguistique". *Langage et Société* 98, 43-76.
- GASQUET-CYRUS, M., 2002, "Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique?" *Marges Linguistiques* 3, (www.marges-linguistiques.com), 54-71.
- GOUDAILLER, J. P., 2001, *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Maisonneuve et Larose, Paris.
- GOYVAERTS, D. 1988, "Indoubil, a Swahili hybrid in Bukavu" *Language in Society* 17, 2.
- GOYVAERTS, D., 1990, " Secret languages and cultural niches in Bukavu", dans *Des langues et des villes*, 307-322. Didier Erudition, Paris.

- GOYVAERTS, D., 1996, "Kibalele": Form and Function of a Secret Language in Bukavu (Zaire) dans *Journal of Pragmatics* 25, 1.
- GRAFMEYER, Y. et JOSEPH, I., 1978, *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Les éditions du Champ Urbain, Paris (réédition 1990, Aubier).
- KIEBLING, R., et MOUS, M., 2001, "Urban Youth languages in Africa. Cases studies, functions and linguistic strategies". *Language, Migration and the City*, Bayreuth, 22-24 Nov. 2001.
- KOUADIO NG'ESSAN, Jérémie, 1990, "Le nouchi abidjanais, naissance d'un argot ou mode linguistique passagère?" dans *Des langues et des villes*, 373-384., Didier Erudition, Paris.
- MANESSY, G., 1995, Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et genèse. CNRS édition, Paris.
- MELLIANI, F., 2000, La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise, Harmattan, Paris.
- MILLER, C., 1984, Etude socio-linguistique du développement de l'Arabe au Sud Soudan. Thèse de 3ème cycle, Sorbonne Nouvelle, Paris III.
- MILLER, C., 1987a, "Pour une étude du plurilinguisme en contexte urbain : l'exemple de Juba, Sud Soudan" dans *Matériaux Arabes et Sud-Arabiques* 1; Paris, Univ. Paris III, 95-122.
- MILLER, C., 1987b, "De la campagne à la ville, évolution fonctionnelle de l'arabe véhiculaire en Equatoria (Sud Soudan)" dans *Bull. du Centre d'Etude des Plurilinguismes (Nice)* 9, 1-26.
- MILLER, C., 1991, "De la cuisine familiale au commerce des spiritueux, Remarques sur un parler de femmes à Juba" dans *Semitic Studies in honor of Wolf Leslau, Vol II*, A. Kaye (ed.), 1059-1084. Wiesbaden: Harrassowitch.
- MILLER, C., 1993, "Restructuration morpho syntaxique en Juba-Arabic et Ki-Nubi : à propos du débat universaux / superstrat / substrat dans les études créoles" dans *MAS-GELLAS Nouvelle Série* 5, 137-174.
- MILLER, C., 2001 "Grammaticalisation du verbe dire et subordination en Juba Arabic" dans *Leçons d'Afrique Filiation, Rupture et Reconstitution des langues : un Hommage à G. Manessy*, R. Nicolai ed., 455-482, Peeters, Leuven.
- MILLER, C., 2002 "Juba Arabic as a way of expressing a Southern Sudanese Identity in Khartoum" dans *Aspects of the Dialects of Arabic Today*, A. Youssi et al. eds, 114-122, Amapatril, Marrakech,

MILLER, C., 2003 "Reduplication in Arabic-based language contact" dans *Twice as meaningful. Reduplication in Pidgins, Creoles and other contact languages*, S. Kouwenberg ed., 289-299. The Westminster Creolistics series 8: Battlebridge Publications.

MÜHLHAÜSLER, P., 1986, *Pidgin and Creole Linguistics*. Blackwell , Oxford.

OSSETTE, E.-A., 1990, "Caractères sociologiques de l'argot lingala", dans *Des langues et des villes*, 475-481. Didier Erudition, Paris.

OWENS, J., et HASSAN, J., 2000, "Waris: the secret language of Koranic school students" dans *Arabic as a Minority Language*, Owens, J. (éd.), 221-258, Mouton de Gruyter, Berlin.